

Journal d'Italie de David B.

Eric Bouchard

Numéro 266, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89843ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, E. (2018). Compte rendu de [*Journal d'Italie* de David B.] *Spirale*, (266), 10–14.

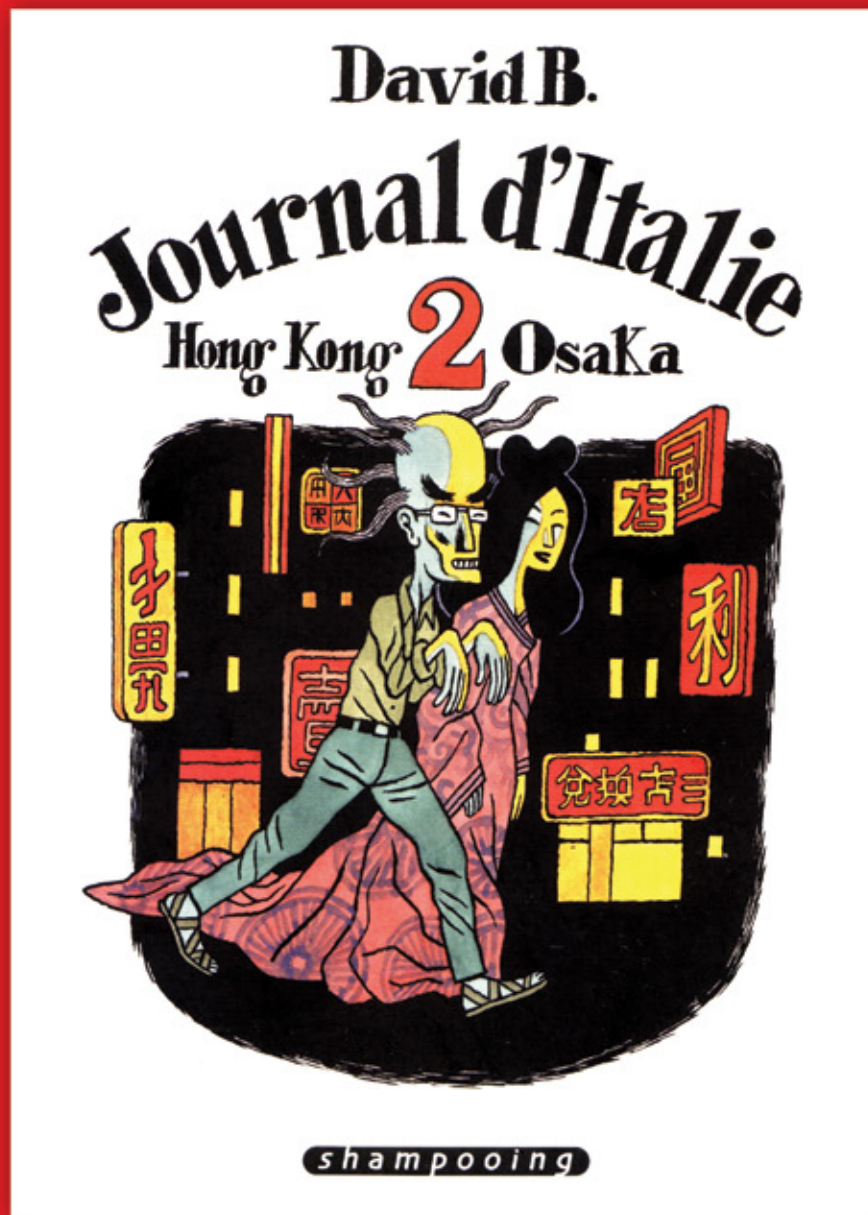
IMAGES DE L'INVISIBLE

Par Eric Bouchard

JOURNAL D'ITALIE, TOME 2 : « HONG KONG - OSAKA »

de David B.

Delcourt, 2018, 140 p.



David B. emprunte l'espace du carnet pour rapporter ses quêtes de fictions, au gré de voyages dans la patrie d'Hugo Pratt ou dans celle de Shigeru Mizuki. En prêtant l'oreille à des témoignages où réel et imaginaire se confondent, il finit invariablement par se laisser contaminer et devenir à son tour personnage.

Le Nîmois David Beauchard est surtout connu pour *L'ascension du Haut-Mal* (1996-2003), chef-d'œuvre incontournable de la bande dessinée autobiographique dans lequel il met en scène la construction de son imaginaire d'auteur à travers l'évolution de la maladie de son frère aîné, épileptique, qu'« *enfant, [il a] vu [...] mourir trois fois par jour* ». Par la suite, il œuvre principalement du côté de la fiction, seul ou comme scénariste pour quelques rares dessinateurs triés sur le volet (récemment, Hugues Micol et Hervé Tanquerelle), collectionnant les intrigues se croisant autour des thèmes de l'Histoire (du Moyen-Orient, notamment), des mythologies, du conte fantastique, des bandits célèbres et de la nuit, le tout étoffé par l'érudition singulière d'un lecteur impénitent fasciné par les références occultes. Disséminées à travers une bibliographie foisonnante, quelques incartades où il revient à l'écriture du soi : *Les complots nocturnes* (2005), récits de rêves faisant écho à ceux de son premier album d'« auteur », *Le cheval blême* (1992), puis les deux tomes de *Babel* (2004 et 2006), enchaînement informel de réflexions et de souvenirs revisitant l'univers de *L'ascension*.

L'espace créatif ouvert avec *Babel* semble d'ailleurs servir de préliminaire au *Journal d'Italie*, dont le premier tome, « Trieste Bologne », aux entrées datées de 2005, paraît en 2010. Le projet, d'une grande liberté, est ainsi présenté par l'auteur en 3^e de couverture : « *Il n'y a rien de meilleur que marcher pour trouver des histoires et de regarder passer les gens lorsqu'on est assis à la terrasse d'un café pour saisir des personnages. Il m'a suffi de me faire passant dans les rues des villes étrangères pour voir les histoires m'emboîter le pas, me rattraper, engager la conversation, proposer leurs*

services et se glisser dans mon livre. Je les ai dessinées comme elles venaient, au fil du temps, en marchant. Il n'y a rien d'autre dans ce "journal" que le plaisir de raconter des histoires. » En somme, l'auteur-voyageur se présente en chasseur d'histoires, qu'il recueille au gré de ses flâneries, évoquant pêle-mêle une société secrète de chats à Trieste, certains rapports entre Lucky Luciano et *Le parrain* de Coppola, une météorologie des rêves, un messie du ghetto juif de Venise, la littérature des rats ou encore une victime d'agression rendue amnésique et sauvée par un renard... De même, le ton se promène entre l'amusement, la critique, la méditation ou l'épouvante mais, quoi qu'il en soit, c'est toujours la fascination qui sert de fil conducteur. En fait, en tissant celui de ses histoires, ce sont pour ainsi dire toutes les préoccupations et obsessions de l'auteur condensées qui servent de guide, car c'est avant tout sa relation à la fiction qui s'en nourrit ; que les portes d'entrée soient d'ordre géographique, onirique ou littéraire, David B. cherche à passer de l'autre côté du réel.

Le masque de la peur, ou perdre la face

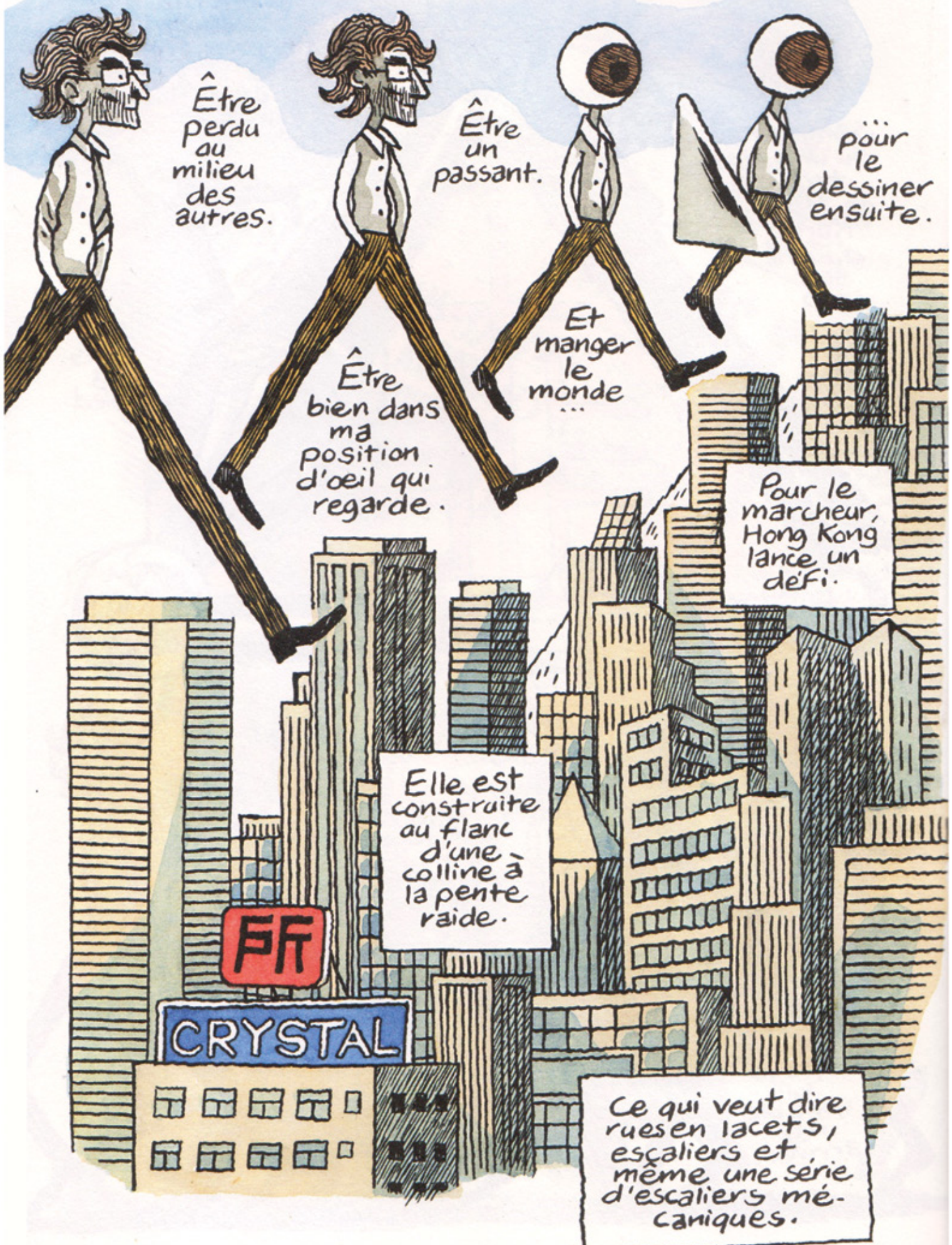
On sera longtemps demeuré dans l'expectative quant à savoir si cette enthousiasmante proposition aurait une suite, et voici que huit ans plus tard, le *Journal d'Italie* se transporte... en Asie (!), pour une seconde tranche de pérégrinations se déroulant toujours en 2005. Au menu : fantômes et triades à Hong Kong, puis kamis, clochards et fantômes – encore – au Japon. Ici, la démarche du narrateur devient plus active : s'il laissait l'étrangeté venir à lui dans le premier tome, il tente cette fois de la débusquer en interrogeant les locaux. Cependant, son projet ne se réalise pas sans mal, car les personnes rencontrées sont souvent hésitantes, voire rétives à l'idée d'aborder de dangereux tabous locaux avec un étranger – *a fortiori* au Japon, réputé pour sa méfiance historique face aux *gaijin* (rapportant une anecdote où un homme croisé dans un parc lui intime de rentrer en Europe, l'auteur parlera d'ailleurs d'un fascisme « *tout en politesse* ») – lorsqu'elles n'affichent pas

franchement leur frayeur. Dans un cas comme dans l'autre, le narrateur aura droit au masque, figure déterminante de son expérience... En effet, face à la puissance de l'interdit (« *il ne faut pas rechercher le commerce des fantômes* », répètera d'ailleurs un curé d'expérience), soit le visage de son interlocuteur se ferme (sourire figé, regard fuyant, silence hypocrite ou changement de sujet, comme si la demande n'avait pas été entendue), soit il se brise littéralement de peur, l'espace blanc des visages se fragmentant alors en un casse-tête de couleurs froides et morbides.

À ce titre, au-delà de la tonalité à la fois fantastique et intime induite par l'abondance de ses aplats noirs et par la rondeur légèrement tremblotante de son trait de pinceau, il faut signaler la richesse et l'inventivité du travail d'imagerie de David B, qui a entrepris son incursion dans la bande dessinée d'auteur par le récit onirique, soit par l'assemblage de signes visuels, au sens sémiologique du terme. En fait, pour l'auteur, qui ne cache pas sa passion pour les surréalistes, c'est la dimension symbolique qui prime, tant en ce qui a trait à l'image qu'à l'articulation des différents éléments graphiques qui la composent. Les personnages peuvent y avoir une fonction soit figurative, soit allégorique, et l'espace dans lequel ceux-ci évoluent peut être soit propre, soit figuré. Ainsi, dans la scène où l'auteur-personnage arpente Hong Kong, ville en pente, sa déambulation s'effectue le long d'un plan oblique abstrait, détaché de celui du décor, alors que son corps démultiplié se fond en un visage d'observateur – composition que n'aurait pas reniée un Magritte, par exemple. En résulte un discours hiéroglyphique, où corps, figures, lettres et voix s'épousent en une sarabande cabalistique d'une « *beauté convulsive* », selon le souhait de Breton.

Passer de l'indicible à l'invisible

À Hong Kong, un midi, alors qu'il est au restaurant en compagnie de compatriotes réunis autour de l'attaché d'ambassade, le serveur apporte au dessert des gâteaux au sésame noir. Personne n'en veut, mais David, par



^ Être perdu au milieu des autres.

^ Être un passant.

pour le dessiner ensuite.

Et manger le monde ...

^ Être bien dans ma position d'œil qui regarde.

Pour le marcheur, Hong Kong lance un défi.

Elle est construite au flanc d'une colline à la pente raide.

FF

CRYSTAL

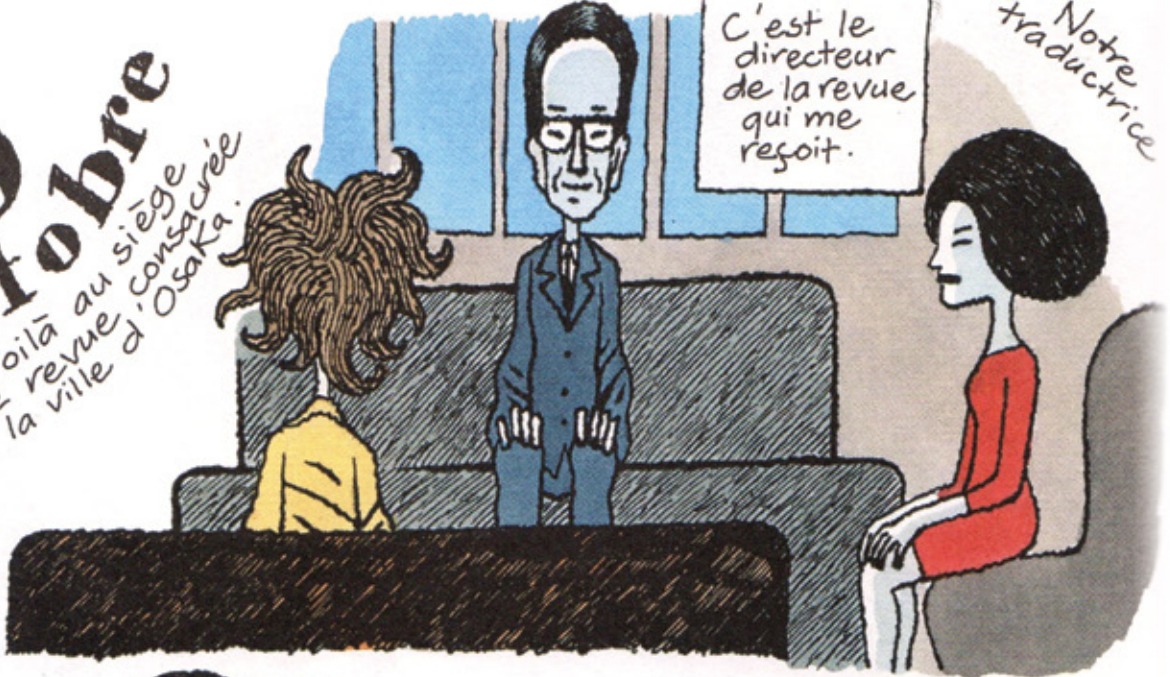
Ce qui veut dire rues en lacets, escaliers et même une série d'escaliers mécaniques.

6 octobre

Me voilà au siège
d'une revue consacrée
à la ville d'Osaka.

C'est le
directeur
de la revue
qui me
reçoit.

Notre
traductrice



Lui,
aussi
insiste
sur la
décon-
traction
des gens
d'ici.

Ce qui,
à le
voir,
n'est
pas
frappant.

Je ne
peux pas
perdre
la face,
les
étrangers
n'en ont
pas.
Alors
je me
lance:

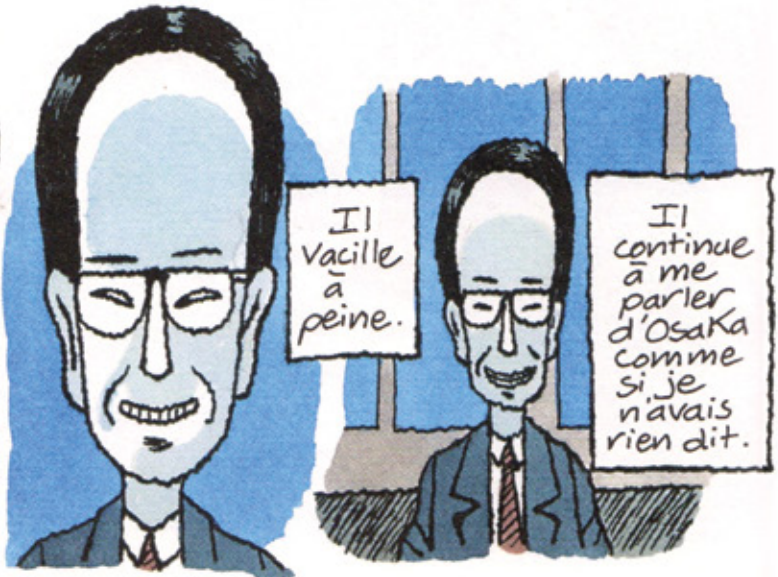


Je
m'intéresse
aux histoires
de fantômes.

Le
mot
fantôme
marque son
visage comme
un impercep-
tible coup
de poing
dans la
gueule.

Il
vacille
à
peine.

Il
continue
à me
parler
d'Osaka
comme
si je
n'avais
rien dit.



provocation, les mange tous. Or, il finit par s'apercevoir qu'il y en a un « en trop » par rapport au nombre de convives attablés ; pendant un instant, le narrateur a peur : ce gâteau semble faire de l'ombre... Oui, David a beau vouloir jouer à Alice en se jetant volontiers sur l'étrange gâteau, le noir sésame, qui déverrouille les sombres trésors que convoite cet Ali Baba, est nimbé d'une funeste mise en garde... Ainsi, à travers le barrage d'interdits et d'avertissements, le narrateur aura besoin de passeurs et de passages pour mener à bien sa quête.

En fait, dans ce second tome, l'unité du projet devient plus explicite : l'exploration de mondes invisibles – que l'on choisit de ne pas voir (ceux de la mafia, des laissés-pour-compte...) ou auxquels on ne veut pas croire (celui des esprits, relégué au surnaturel). En se présentant lui-même comme un visiteur du pays des morts, l'auteur s'attirera toutefois la sympathie de certains « imprudents » témoins, tel ce policier qui lui confirme l'interdépendance de ces deux différentes facettes : « *Ce sont les fantômes qui vous intéressent ou ce sont les fantômes de gangsters ? / – Les fantômes m'intéressent, les gangsters m'intéressent et les fantômes de gangsters m'intéressent. / – Vous avez raison car c'est la même chose. Ici en Chine, dans le monde du crime, les gens considèrent que les fantômes sont les hors-la-loi de l'au-delà.* »

D'ailleurs, côté spirite, le Japon n'est pas en reste et semble même une terre d'élection. Ainsi que l'explique le narrateur, aux esprits et aux dieux du shintoïsme originel se sont au fil des siècles mêlés ceux du bouddhisme, puis les démons de la période Heian, les renards et blaireaux magiques de la période Kamakura, les objets animés de la période Muromachi, avant que n'interviennent aussi des arbres et des plantes fantômes... Cependant, à certains égards, il semble que ces fantômes ne soient plus que l'ombre d'eux-mêmes : alors qu'en plein décalage horaire, le narrateur erre dans les *shotengai* (galeries marchandes), il constate avec une certaine amertume que les kamis, esprits traditionnels d'un lieu ou d'une chose, semblent

avoir été tristement recyclés et vidés de leur substance par la société de consommation japonaise en ces omniprésents logos de produits ou de magasins et autres figurines promotionnelles de plastique ou de peluche – des fantômes de fantômes, en quelque sorte. Plus loin, il rapporte le cas d'autres êtres laminés par la même machine, mais bien vivants ceux-là : les habitants d'un village de maisons de carton, dissimulé sous le pont de l'une des innombrables voies rapides d'Osaka. Ils sont l'occasion pour lui de se remémorer tous ces « invisibles »

des apparitions, les « murs » de la bande dessinée seraient donc ceux d'une maison hantée... Pour forcé que puisse paraître ce rapprochement, il appert qu'il trouve une manifestation étonnante dans l'histoire principale de « *Hong Kong – Osaka* », dans laquelle la curiosité du narrateur s'entiche d'un étrange bâtiment plongé dans l'ombre – une ancienne caserne de police qu'on dit hantée – autour duquel une muraille sans porte a été érigée pour en interdire l'accès. Pas de porte, mais sur l'un des murs a été fixée une image à l'effigie du dieu

AU-DELÀ DE LA TONALITÉ À LA FOIS FANTASTIQUE ET INTIME INDUITE PAR L'ABONDANCE DE SES APLATS NOIRS ET PAR LA RONDEUR LÉGÈREMENT TREMBLOTANTE DE SON TRAIT DE PINCEAU, IL FAUT SIGNALER LA RICHESSE ET L'INVENTIVITÉ DU TRAVAIL D'IMAGERIE DE DAVID B.

qui vivent à la rue et qu'il a croisés dans sa vie, puis de les ressusciter dans leur singularité l'espace d'un instant, tel celui qui, étendant son lit de papier journal sur le trottoir, s'arrête et le lit avant de se coucher.

Cela dit, au-delà du sujet, l'obsession narrative de l'auteur, hanté par le désir de mise en images de cet invisible, paraît trouver un réceptacle particulièrement opportun dans la bande dessinée en tant que forme. En effet, la construction de celle-ci – l'acte de dessin – consiste à faire *apparaître* les images d'un récit sur une page blanche, comme un mur à travers lequel on percerait des fenêtres pour voir ce qui se passe de l'autre côté. Et si ces images sont

des murailles de la Chine ancienne... À l'égard de ce dernier, l'auteur se fait perspicace : « *Si je comprends bien, il protège plutôt l'extérieur de l'intérieur que l'inverse, dans ce cas.* » En fait, sa quête permettra de découvrir que s'y trouvent emprisonnés les « *esprits immatériels* » d'anciens chefs de gangs, revenants de l'au-delà dont on ne devinait la présence que par de subits refroidissements de température – sans doute celle des Ténèbres où ceux-ci avaient été condamnés... En somme, cet immeuble, c'est l'image de la planche vierge, et c'est l'enquête du personnage-auteur qui permet d'y ouvrir des cases afin d'en révéler le contenu – c'est la quête de l'auteur-personnage de rendre visible ce qui ne l'est pas. ■